

L'école, la société et le mensonge

Autor(en): **Chobaz, Alexis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **57 (1928)**

Heft 11

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1039056>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

M. Jules Guisler, de Dompierre, a obtenu un brevet pour l'étranger.

De plus, la Commission a décerné le diplôme spécial à l'enseignement des ouvrages manuels à M^{mes} Rose Ballinari, de Bellinzona ; Bertha Crausaz, de Villeneuve ; Marie Ducrest, de Pont (Veveyse) ; Julia Girardin, des Bois (Berne) ; Fanny Grumser, de Fribourg ; Marie Molleyres, de St-Martin ; Laure Nicolet, de Chénens ; Marie Perroud, de Grangettes ; Agnès Perroud, de Domdidier ; Pauline Pythoud, de Neirivue ; Emilie Repond, de Villarvolard ; Antonie Rouiller, de Sommentier ; Lina Schorro, de Praroman ; Marie Steurer, de Zurich ; Elisabeth Wicky, de Crésuz ; Bertha Bosshard-Burki, de Bauma (Zurich) ; Johanna Gut, de Zurich ; Clara Obrist, de Sulz (Argovie).

L'école, la société et le mensonge

Il est un mot qui, dans notre pays, sonne comme un mot magique, parce qu'on y voit le secret de la grandeur nationale, et, il suffit de le prononcer pour que les gouvernements lui demandent son appui, les individus la richesse, les grands inspirés des vies : c'est le mot « Ecole ».

On a compris que les grandes ruines ne sont pas les ruines matérielles et l'on voudrait tout réparer par l'école. C'est de l'école qu'on attend toutes les réformes politiques, économiques, financières très urgentes, surtout la réforme des âmes sans laquelle les précédentes restent stériles. L'on exige de l'école qu'elle fasse des hommes finis ; c'est fort bien de bâtir une bonne maison, mais, une fois le toit posé, tout se fait avec des hommes. Ignorerait-on que l'éducation n'est pas un métier distinct, mais une fonction de tous les métiers.

Même si l'éducation, comme l'argent, le génie et le sang, est un capital qu'il s'agit de placer au plus gros intérêt, l'école ne peut pourtant pas assumer la responsabilité que certaines gens lui endossent.

Son œuvre est de cultiver à la fois et harmonieusement, toutes les facultés, celles du corps et celles de l'âme. Elle vise donc à former des êtres complets selon leur âge, des petits êtres au corps robuste, au cœur généreux, à la volonté forte, à l'esprit ouvert aux idées de justice et de bonté, de solidarité et de tolérance. Elle travaille à préparer des citoyens et des citoyennes respectueux des lois, aimant passionnément leur patrie.

Bien enseigner et non beaucoup enseigner, tel est son idéal. « Mieux vaut une tête bien faite, qu'une tête pleine. » Tout à la fois modeste et ambitieuse, elle veut que son enseignement, tout restreint qu'il est, soit éducatif. Tout en instruisant les élèves, elle développe leurs facultés intellectuelles : l'esprit d'observation, la mémoire, le jugement, le raisonnement. Son but, tout en leur faisant aimer la science, est de pouvoir les mettre en mesure de continuer eux-mêmes, plus tard, leur instruction. Elle leur rend ainsi un inestimable service ; elle forge en eux ce précieux instrument, à l'aide duquel ils pourront, dans l'avenir, affermir, compléter ou reconstituer un savoir trop superficiel et prompt à s'évanouir. « Dans toute instruction, il y a ce qui meurt, ce qui doit mourir en tombant dans l'oubli, et, il y a aussi ce qui ne meurt pas, ce qui ne saurait mourir. Ce qui ne meurt pas, ce sont les habitudes d'observation, de jugement et de raison-

nement, déposées dans les âmes. Ces habitudes sont la substance même de l'esprit, elles sont l'esprit. »

Lorsque l'école a accompli consciencieusement son humble et très digne tâche, mérite-t-elle donc de recevoir cette vilaine accusation : « L'école est responsable du manque de sincérité, de loyauté ; des mensonges qu'on reproche à notre génération ? »

Pour justifier cette trop faible calomniée, à quoi serviroient les levées de boucliers des victimes, tout cela ne sera que batailles contre des moulins. Ce sont des Saints en paradis qu'il faudrait !! Essayons, cependant, de trouver les causes de cette plaie sociale.

La véracité est la base des rapports entre les hommes, la condition nécessaire de la vie sociale. Par le mensonge, on se sépare de ses semblables, de ses proches ; on se condamne à l'isolement et au mépris. Les hommes aiment naturellement la vérité ; ils ne s'en détournent que par faiblesse, intérêt ou passion.

Le mensonge est introduit dans la société par l'égoïsme, par la vanité, par les familles, les parents qui se piquent de savoir-vivre, par leurs témoignages de politesse, leurs formules laudatives, enfin par les écrits de certains auteurs et par notre grand besoin de bavarder. Vraiment que pourrait l'école contre ces puissantes influences ? L'école pourrait-elle garantir l'avenir d'élèves de 13, de 15 ans, alors qu'ils ne lui appartiennent presque plus, sachant qu'il y a tant de facteurs prompts à s'unir pour détruire en peu de temps son œuvre, fruit de sept à neuf ans de patience et de durs labeurs.

Dans notre monde, la vanité se loge un peu partout ; elle ne peut guère se passer du mensonge. Une personne vaine a peu de mérite réel ; elle veut en montrer beaucoup. Pour paraître, elle se vante ; se vanter, n'est-ce pas déjà mentir ?

De plus, bien des jeunes gens sont contaminés par l'exemple de la mauvaise foi. Des intérêts divers ont été débattus devant eux ; la loyauté n'a pas toujours présidé à ces débats ; il leur reste quelquefois le souvenir d'un profit obtenu par la dissimulation et le mensonge. Ils sont portés à croire que le mensonge est un moyen de réussir ; ce moyen est légitimé, à leurs yeux, par l'usage qu'en ont fait des personnes qui ont sur elles au moins la supériorité de l'âge ; l'exemple est encore plus pernicieux s'il vient de leurs parents.

Oh ! que de parents malheureux ne savent élever les enfants que lorsqu'ils cessent d'en avoir. Que d'imprudents, qui ne craignent point de tromper sciemment leurs enfants. Ils ne tiennent pas ce qu'ils ont promis ; ils présentent comme vrai ce qui sera bientôt reconnu faux ; ils montrent le mal où il n'existe pas ; ils se font un auxiliaire de la peur. Cette conduite porte ses fruits : leurs enfants perdent toute confiance en eux.

Que penser des gens qui se piquent de savoir-vivre, qui distribuent des compliments sans s'inquiéter s'ils sont mérités, qui louent en face des personnes qu'ils ont dénigré absentes ?

Les enfants saisissent parfaitement ces jeux ; ils y prennent goût ; ils sont aimables avec les visiteurs et se moquent d'eux lorsqu'ils sont partis. A l'école, s'ils ont joué un tour à l'instituteur, on ne les blâme pas ; on leur trouve de l'esprit ; on rit de leurs perfidies, et on veut pourtant qu'ils deviennent des hommes loyaux.

Comment une telle éducation pourrait-elle donner de solides résultats ?

Si d'un côté on ment pour plaire, de l'autre c'est souvent pour exploiter. Il n'y a rien d'édifiant pour les enfants dans les fraudes qui se préparent devant eux. Le paysan ne se cache pas pour baptiser son lait, le vigneron pour augmenter

la quantité de son vin en le mouillant, le marchand pour surfaire sa marchandise, etc. On le voit, la jeunesse se développe trop souvent dans une atmosphère malsaine pour le respect de la vérité.

Que penser des écrits de certains auteurs, tels que de ceux de celui qui disait : « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose. » Est-ce là de l'éducation ?

Et ce besoin de bavarder, que l'on note partout, qui, chez nous, prime celui de se dévouer ou de vouloir. Tout est vanité, tout est mensonge. Il est évident, toutefois, que le devoir de ne pas mentir n'entraîne pas comme conséquence le devoir de tout dire ! Il ne faut pas confondre le silence avec la dissimulation, et nul n'est tenu de faire connaître ce qu'il a dans le cœur. Celui qui est discret est plus sage que le bavard. L'homme loyal et sincère doit penser tout ce qu'il dit ; il n'est pas tenu de dire tout ce qu'il pense. Nous ne sommes pas obligés, par exemple, de dire à la « gazette du village » les sentiments qu'elle nous inspire. Ce bavardage n'est-il point encore la grande route de la calomnie, si fréquente dans nos milieux ?

La société doit être un milieu sincère, où les gens de toutes classes, de toutes professions, expriment sans détour ce qu'ils pensent. Or, le mensonge fausse le milieu social, parce qu'il trouble les intelligences, puisqu'il y a contradiction entre la pensée et les paroles ; il les affaiblit, puisque ceux qui s'y livrent raisonnent et jugent moins sainement que ceux qui sont sincères. Le mensonge, véritable maladie de l'âme, est donc un obstacle au progrès intellectuel et au progrès moral d'un peuple.

Quelques conseils pour enrayer ce mal : se comporter à l'égard du menteur de manière que son mensonge ne puisse pas lui profiter.

N'exiger aucune promesse de personnes qu'on sait ne pouvoir les tenir.

Ne multiplier ni les prescriptions, ni les défenses.

Faire comprendre qu'il est de notre intérêt de ne pas chercher à échapper à de petits inconvénients momentanés par des subterfuges, capables d'amener tôt ou tard de plus gros inconvénients moraux et matériels.

N'accepter les démonstrations affectueuses que lorsqu'on les sait bien exemptes de calcul égoïste.

Réserver nos éloges au mérite modeste ; ne pas les accorder à ceux qui les cherchent.

Présenter la sincérité comme la forme la plus élevée du respect qu'on doit àux autres et à soi-même.

Reconnaître franchement ses erreurs.

Se montrer rigide pour toute personne convaincue de mensonge.

Applaudir à tout effort vers la sincérité.

Montrer le menteur sans amis, isolé au milieu de ses camarades, malheureux par sa faute, lorsqu'il lui serait si doux de vivre dans un milieu ouvert et sympathique.

Les autorités et les supérieurs vigilants grandiront leurs subordonnés en leur accordant confiance. Avec du tact, on peut prévenir beaucoup de mal, sans cependant tout empêcher.

Le meilleur moyen, le plus sûr et le plus rapide, est encore l'exemple (si les paroles soulèvent, les exemples entraînent), l'exemple des autorités, des supérieurs, des parents, des éducateurs, montrant en toute circonstance le respect de la vérité comme une chose naturelle.

Que la belle maxime : « Dis ce que tu fais et fais ce que tu dis » soit la maxime favorite d'un peuple libre comme le nôtre.